

En 2018, vous ne verrez plus le réchauffement climatique comme une fatalité grâce à la philosophe Emilie Hache

Spécialisée en philosophie pragmatique et en écologie politique, Emilie Hache cherche des solutions durables pour répondre à l'urgence écologique. L'une de ses pistes consiste à écouter nos émotions pour passer à l'action.

LE MONDE IDEES | 29.12.2017 à 07h00 • Mis à jour le 29.12.2017 à 10h24 | Propos recueillis par Catherine Vincent
([journaliste/catherine-vincent/](#))



EMILE LOREAUX POUR "LE MONDE"

Vous avez été formée à la philosophie pragmatique. Comment cette discipline aborde-t-elle la crise écologique actuelle ?

La philosophie pragmatique est un courant anglo-saxon, principalement états-unien, radicalement empirique. Outre le fait de partir du sensible et de problèmes concrets, une de ses particularités consiste à prendre en compte les effets de ce qu'on dit. Il y a d'un côté les propositions conceptuelles que l'on peut faire à partir du monde empirique et, de l'autre, l'interrogation sur leurs éventuels effets sur le monde.

En ce qui concerne la crise écologique, le rôle de la philosophie pragmatique est moins d'apporter une réponse que de poser d'une certaine manière le problème auquel nous sommes désormais confrontés. Il s'agit d'abord et avant tout de reconnaître que nous sommes devant une inconnue. Nous n'avons aucune idée de ce qui va se passer, et il importe de résister à la tentation de se prendre pour des prédicateurs de l'avenir.

Comme le dit la philosophe Isabelle Stengers, « *il n'y a qu'un seul véritable mystère en jeu : c'est la réponse que nous serons capables de créer face aux conséquences de ce que nous avons provoqué* ». Le changement climatique dans lequel nous sommes embarqués requiert d'être capables de changer nos concepts, nos idées, et d'essayer en permanence d'être au plus près de ce qui arrive pour pouvoir en rendre compte et y répondre.

Précisément, comment réagir face à l'effondrement qui nous menace ?

La première chose à faire, c'est peut-être de questionner le concept même d'effondrement. Celui-ci est à mettre en miroir avec le concept d'anthropocène, ce sont les deux faces d'une même pièce et toutes deux posent problème.

Popularisé à la fin du XX^e siècle, le terme « anthropocène » désigne l'époque de l'histoire de la Terre qui a débuté avec la révolution industrielle, lorsque les activités humaines ont commencé à avoir un impact global significatif sur l'écosystème terrestre. Je ne nie évidemment pas cet impact et ses effets destructeurs. Mais les mots ont un sens, ils engagent des imaginaires, des raisonnements, des politiques. Et ce mot, « anthropocène », en posant le problème à partir de la force géologique majeure qu'est devenu l'être humain, nous situe toujours dans la même histoire : celle de ces grands hommes incroyablement géniaux que sont les Modernes, devenus une des variables des modifications de la Terre.

« TENTER DE
MODIFIER LE
CLIMAT DANS
L'AUTRE SENS,
GRÂCE À
L'INVENTIVITÉ
HUMAINE ? CELA
SIGNIFIE
CONTINUER DANS
LA DIRECTION QUI
NOUS A AMENÉS
À LA SITUATION
DANS LAQUELLE
ON EST. C'EST UN
CONCEPT TRÈS
OCCIDENTALO-
CENTRÉ. OR,
C'EST JUSTEMENT
DE CETTE
PENSÉE-LÀ QU'IL
FAUT SORTIR. »

Je ne crois pas que ce mythe du héros soit la meilleure façon de penser la situation dans laquelle on est. Car face à cette situation prométhéenne, que peut-on faire si ce n'est recourir une fois de plus au progrès ? Tenter de modifier le climat dans l'autre sens, grâce à l'inventivité humaine ? Cela signifie continuer dans la direction qui nous a amenés à la situation dans laquelle on est. C'est un concept très occidental-centré, celui de l'homme blanc qui vient sauver la planète – ou qui la regarde s'effondrer. Or, c'est justement de cette pensée-là qu'il faut sortir.

Et que met-on à la place ?

C'est toute la question. C'est une chose de penser la mutation climatique et écologique en cours, de prendre en compte l'ensemble des situations de désastre qui sont déjà actuellement présentes, c'en est une autre que d'aller chercher ces gros concepts qui « *minent nos capacités à imaginer d'autres mondes* », comme dirait la philosophe américaine Donna Haraway. Car à qui parle-t-on lorsqu'on évoque l'effondrement qui vient ? On ne s'adresse qu'aux habitants de pays privilégiés qui n'ont pas encore tout perdu et qui ont des intérêts en jeu – alors que la catastrophe est déjà là pour des millions de personnes, victimes d'ouragans, de l'agriculture industrielle ou autres pollutions.

De plus, cette notion globale nous place sur une échelle de grandeur qui nous rend impuissants, ce qui est totalement anxiogène. Que reste-t-il à faire face à une telle prédiction ? Tuer nos propres enfants pour qu'ils ne vivent pas ce moment-là ? Braquer une banque pour construire son bunker ? On n'a pas besoin aujourd'hui d'en appeler à une apocalypse – car l'effondrement, il faut le souligner, est un concept complètement chrétien – pour trouver la motivation à changer de monde.

Que faudrait-il faire, alors ?

Obliger ceux qui nous gouvernent à agir. Pourquoi ne font-ils rien face à l'urgence écologique ? Parce que l'urgence n'est pas pour eux. Parce qu'ils pensent, en partie à raison, qu'ils vont s'en sortir. Parce que, aussi, ils sont complètement ensorcelés par la petite ritournelle du capitalisme, nous incitant à ne surtout rien changer. Face à ce constat, la seule question qui vaille est celle-ci : comment créer des rapports de force qui contraignent nos responsables à prendre en compte la situation dans laquelle on est ? C'est ce que font les activistes pour le climat, par exemple en Allemagne, où le mouvement de désobéissance pour la justice climatique, Ende Gelände, occupe régulièrement des mines de charbon pour exiger leur fermeture. C'est aussi ce que font, depuis des décennies, les écoféministes.

Les écoféministes ?

« DANS LES
ANNÉES 1980, LES
ÉCOFÉMINISTES
ONT RACONTÉ
NOTAMMENT
QU'ELLES
FAISAIENT
RÉGULIÈREMENT

Il s'agit d'un mouvement politique états-unien qui a émergé au début des années 1980, au moment de la grande menace nucléaire entre les États-Unis et l'ex-URSS (à laquelle s'est ajouté en 1979 l'accident de la centrale de Three Mile Island). Ce fut le plus grand mouvement antinucléaire américain, qui faisait suite aux mouvements féministes, environnementalistes et antiguerre des années 1960-1970. Ces femmes ont produit des textes incroyables, qui résonnent très fort avec la situation

DES
CAUCHEMARS
D'APOCALYPSE,
DE MONDE
IRRADIÉ,
DÉVASTÉ... ELLES
ONT EXPRIMÉ
UNE IMMENSE
PEUR. CELA LEUR
A PERMIS DE
CRÉER UN
MOUVEMENT DE
CONTESTATION
TRÈS FORT. »

d'aujourd'hui. Elles racontent notamment qu'elles font régulièrement des cauchemars d'apocalypse, de monde irradié, dévasté... Elles expriment une immense peur.

Or, et c'est ce qui est intéressant par rapport à notre situation présente, cette peur n'a pas eu pour effet de les empêcher d'agir, de les faire se résigner ou se replier sur elles-mêmes. Bien au contraire, cela leur a permis de créer un mouvement de contestation très fort et, par là même, d'affronter la situation de manière moins anxiogène. Elles sont ainsi parvenues collectivement à transformer ce qui pouvait dans un premier temps apparaître comme de petites peurs personnelles, des vulnérabilités individuelles et féminines, en un problème politique.

Vis-à-vis de l'urgence écologique, les émotions peuvent donc être un atout ?

Elles ont un pouvoir énorme. A condition de les penser de manière positive, puisque les émotions, dans la modernité, ont toujours été du côté de la sensiblerie, de la faiblesse ou de la manipulation. C'est en fait immensément politique que d'être capable, collectivement, de mettre des mots sur une peur collective et d'y puiser l'énergie pour agir. Et c'est très différent que d'instrumentaliser les émotions des autres, de leur faire peur, « pour leur bien » ou non.

Au-delà de la peur, peut-on développer un imaginaire planétaire qui nous redonne de l'espoir ?

Ce qui manque toujours dans les discours de l'effondrement comme de l'anthropocène, c'est le détail. Il n'y aura pas de réponse globale à l'urgence écologique : c'est dans les détails de situations particulières qu'il faut aller chercher des formes de vie viables – ce qu'illustre merveilleusement bien l'ouvrage de l'anthropologue américaine Anna Lowenhaupt Tsing, *Le Champignon de la fin du monde. Sur la possibilité de vivre dans les ruines du capitalisme* (La Découverte, 416 p., 23,50 €). Si l'on veut avancer, la question à poser est la suivante : comment, concrètement, vivre de la manière la plus humaine possible à l'intérieur d'un monde en grande partie dévasté ? Comment vivre après Fukushima ? Après Katrina ? C'est de cet imaginaire-là que l'on a besoin pour élaborer des futurs possibles, désirables.

Et l'on a aussi besoin de repenser des liens différents entre la nature et nous, et de les retisser d'urgence, dans les mots comme dans nos corps. Le magnifique slogan de Notre-Dame-des-Landes, « *On ne défend pas la nature, c'est la nature qui se défend* », est l'exemple d'une proposition qui nous sort radicalement de cette coupure moderne entre les humains d'un côté, le monde sensible de l'autre.

Quel livre nous conseillez-vous pour changer notre regard sur le monde ?

Celui de David Abram, *Comment la terre s'est tue* (La Découverte, 2013). C'est un des plus beaux livres que j'ai lu ces dernières années, un livre qui peut changer une vie. Il traite exactement des enjeux qui nous intéressent ici, et il réussit à les formuler de manière sensible, charnelle. Il réactive ainsi nos liens avec le monde sensible, liens dans lesquels puiser des ressources de lutte et d'espoir.

Emilie Hache

Née en 1976, Emilie Hache est maître de conférences en philosophie à l'université Paris-Nanterre. Ses travaux portent sur les questions écologiques et la philosophie pragmatique. En 2011, elle signe *Ce à quoi nous tenons*. Propositions pour une écologie pragmatique (La Découverte), essai dans lequel elle propose une reformulation pragmatique des controverses morales posées par la crise écologique. La transformation des conditions de vie sur terre résultant du dérèglement climatique exige de repenser l'ensemble de nos catégories morales, politiques comme épistémologiques. L'année suivante, elle dirige une anthologie autour de la redéfinition de la notion d'écologie politique (*Écologie politique. Cosmos, communautés, milieux*, Editions Amsterdam). En 2014, elle réunit et présente six études sur le concept d'anthropocène dans *De l'univers clos au monde infini* (Editions Dehors). Elle a récemment édité *Reclaim* (Cambourakis, 2016), une anthologie de textes issus de l'écoféminisme, mouvement né dans les années 1980 établissant un lien entre la destruction de la nature et les différentes formes d'oppression des femmes.

Sept rencontres avec des philosophes

En 2018, résistez aux algorithmes avec la philosophe Antoinette Rouvroy (/idees/article/2017/12/29/en-2018-resistez-aux-algorithmes-avec-la-philosophe-antoinette-rouvroy_5235555_3232.html)

En 2018, vous pourrez contribuer à la fin du patriarcat grâce au philosophe Thierry Hoquet (/idees/article/2017/12/29/en-2018-vous-pourrez-contribuer-a-la-fin-du-patriarcat-grace-au-philosophe-thierry-hoquet_5235512_3232.html)

En 2018, vous verrez l'Europe d'un œil nouveau avec la philosophe Justine Lacroix (/idees/article/2017/12/29/en-2018-vous-verrez-l-europe-d-un-oeil-nouveau-avec-la-philosophe-justine-lacroix_5235558_3232.html)

En 2018, prenez plaisir à travailler grâce au philosophe Pascal Chabot (/idees/article/2017/12/29/en-2018-prenez-plaisir-a-travailler-grace-au-philosophe-pascal-chabot_5235553_3232.html)

En 2018, apprivoisez vos peurs avec le philosophe Marc Crépon (/idees/article/2017/12/29/en-2018-apprivoisez-vos-peurs-avec-le-philosophe-marc-crepon_5235559_3232.html)

En 2018, avec le philosophe Maurizio Ferraris, vous arrêterez de croire n'importe quoi (/idees/article/2017/12/29/en-2018-avec-le-philosophe-maurizio-ferraris-vous-arretez-de-croire-n-importe-quoi_5235557_3232.html)

En 2018, vous ne verrez plus le réchauffement climatique comme une fatalité grâce à la philosophe Emilie Hache (/idees/article/2017/12/29/en-2018-vous-ne-verrez-plus-le-rechauffement-climatique-comme-une-fatalite-grace-a-la-philosophe-emilie-hache_5235552_3232.html)